

# Christophe Reydi-Gramond

## un mensonge explosif



LIANA LEVI

## Prologue

21 septembre 2001, France.

Un brin d’herbe coincé entre les dents, allongé sur la lande, la tête calée contre son cartable qui rendait là un service pour une fois incontestable, Hugo, onze ans, contemplait la course des nuages dans le ciel de Haute-Garonne en cette dernière journée de l’été.

Une baleine. Ou un éléphant, ça dépend. Là un aigle avec son aile déployée, et même un *Hieraaetus fasciatus*, dit aigle de Bonelli (du nom de son découvreur en 1815), reconnaissable à sa tête, petite par rapport au bec. Là une tortue de mer, genre luth. Un mouton sans pattes, marrant. Une face d’*Athene noctua*, dite chouette chevêche.

La rentrée avait eu lieu trois semaines plus tôt, mais comme il redoublait sa sixième, Hugo se sentait moins encore que d’habitude investi d’un devoir d’assiduité envers l’école, une institution dont il ne niait pas l’utilité mais qui le barrait. Ce matin-là comme beaucoup d’autres, il avait dévié du droit chemin pour emprunter celui plus escarpé qui menait à sa véritable passion : les oiseaux.

Elle lui était venue l’année précédente, lorsqu’il avait trouvé devant chez lui un martinet noir tombé du nid. Il faut savoir – lui-même l’avait appris à cette occasion – qu’un martinet noir à terre est pour ainsi dire un martinet mort. Pourvu de pattes très courtes, il a besoin de s’élancer d’une certaine hauteur pour prendre son envol et ne se pose qu’en conséquence. Là où d’autres auraient vu un handicap, Hugo, qui se sentait

également des ailes mais pas assez de hauteur lui non plus, y avait vu une communauté de destin qui lui avait rendu le volatile sympathique. Il avait accepté cette responsabilité, dévorant les ouvrages de référence, questionnant les grandes personnes, étudiant comme aucun professeur ne l'en aurait cru capable.

Un après-midi, alors que l'animal avait forci et que du duvet lui avait poussé au bec, il l'avait emporté dans une boîte tout en haut de la colline de Pech-David qui dominait la vallée jusqu'à Venerque. Il l'avait observé, embrassé et, en lui parlant doucement d'une voix qui s'étranglait un peu, il s'était approché du bord de la falaise. La Garonne serpentait à ses pieds, l'oiseau à son poing frémissait à l'appel du vent. Dans un élan douloureux, il l'avait projeté en l'air.

Surpris par sa liberté, le martinet avait plongé comme une pierre, planant si longtemps au raz des cimes des arbres que les poumons d'Hugo avaient manqué d'air. Dix mètres avant de percuter le miroir du fleuve, au niveau de l'îlot des Lapins, il avait redressé sa trajectoire et était revenu décrire des cercles au-dessus de l'enfant, l'un et l'autre s'étonnant de se voir d'aussi loin. Riant à travers ses larmes, Hugo avait scruté l'azur jusqu'à ce que le point disparaisse à la frange d'un nuage enflammée par le couchant.

Ce soir-là, il avait pris une décision : il serait ornithologue.

Noël lui avait fourni l'occasion de faire ses premiers pas dans cette nouvelle direction. Résistant à ceux qui essayèrent de le détourner de sa vocation à coups de jeux électroniques, il tint bon et obtint un appareil photo spécial reportage animalier, d'occasion certes – son père était ouvrier à l'usine –, mais d'un modèle professionnel. Une tante lui avait donné une vieille paire de jumelles de marine et ses grands-parents, trois livres d'ornithologie illustrés de planches en couleurs. Plus un abonnement à la revue de la Ligue pour la Protection des Oiseaux, dont il devint un correspondant régional des

plus productifs. En dépit d'une orthographe hasardeuse, ses articles et ses clichés étaient régulièrement publiés. Non seulement en raison du style original de leur jeune auteur, mais aussi parce qu'ils dénotaient une capacité d'observation peu commune.

En moins d'un an, Hugo était devenu un ornithologue amateur d'excellent niveau. L'alouette calandre, la barge à queue noire, l'accenteur alpin, le bec croisé des sapins, le milan noir, le busard Saint-Martin n'avaient désormais aucun secret pour lui.

En dépit du trafic de l'aéroport de Blagnac, la colline de Pech-David, son poste d'observation favori, présentait entre autres avantages celui de pouvoir s'y cacher. Et pas seulement des oiseaux. C'est fou ce que les grandes personnes pouvaient être curieuses lorsqu'elles rencontraient un enfant, seul, appareil photo au cou. Surtout en dehors des vacances scolaires. Or les grandes personnes étaient nombreuses dans le coin. Joggeurs, cavaliers, cyclistes et, depuis quelques semaines, une bande de types bizarres.

Cela avait commencé vers la mi-août. Des 4x4 sillonnaient les bois. Hugo s'était dit que des crétins adeptes du tout-terrain avaient jeté leur dévolu sur la colline. Mais les hommes, de grands blonds aux cheveux courts, l'air d'étrangers, et d'autres, plus petits, genre asiatique, n'avaient pas des dégaines de touristes. On aurait plutôt dit des militaires à leurs grosses chaussures montantes et à leur façon de se déplacer sans se faire remarquer. Sauf qu'ils étaient en jean et blouson pour les uns, en short et T-shirt pour les autres.

Ils n'allaient pas vite. Ils s'arrêtaient souvent pour descendre de leurs engins et prendre des mesures avec des trucs de géomètres, comme des gars de la DDE. Hugo avait alors pensé qu'un promoteur avait décidé de construire par ici, histoire de finir de bétonner la colline. Comme si les hectares de

lotissement sortis du sol ces dernières années tels des champignons après la pluie ne suffisaient pas à massacrer le paysage.

Hugo avait pris une photo d'un des gars à tout hasard, une grande baraque avec un T-shirt d'une équipe de football inconnue. Leur manège avait duré deux semaines, jusqu'à ce qu'enfin ils se fixent au nord du plateau, dans un endroit encaissé invisible de la route. À partir de là, ils n'étaient plus revenus que de nuit. Hugo le savait parce qu'on ne les voyait pas la journée mais, le matin, il allait jeter un coup d'œil et avait remarqué du changement. Les types avaient dégagé l'entrée de quelque chose en contrebas d'un escalier en ruines au milieu d'anciens bâtiments de brique. L'accès était maintenant barré par un double grillage et des panneaux *Danger – Travaux sous haute tension*.

Interrogé un soir, l'air de rien, son père avait répondu : « Un poste EDF par là ? Jamais entendu dire. Le seul truc dans le coin, c'est le vieux tunnel de Palayre, celui de l'ancienne usine des filtres. Là où travaillait ton grand-père. Mais il est désaffecté depuis au moins vingt ans. » Hugo aurait bien aimé lui parler de l'activité nocturne que lui seul semblait avoir remarqué, mais cela aurait éveillé la curiosité paternelle sur son emploi du temps pendant les heures de classe et il n'y tenait pas plus que cela. Et puis, les types ne gênaient personne. Ils ne faisaient pas de bruit, n'effrayaient pas les oiseaux et ne laissaient même pas traîner de papiers gras.

La seule information complémentaire qu'il avait pu dégoter – expliquant pour cela, dans un rôle de composition, à la documentaliste de l'école qu'il préparait un exposé –, c'est que le tunnel de pompage avait été percé au début des années 1930, qu'il mesurait quatre cents mètres de long, trois de large, autant de haut, et que son autre extrémité débouchait cent trente mètres plus bas, sur la Garonne, juste en face de l'usine où son père travaillait.

Cette usine faisait partie d'un pôle de quatre sites principaux qui couvrait l'îlot des Lapins et l'île du Ramier contiguë, dont les terrains appartenaient à l'Armée. La plupart fabriquaient des choses courantes, produits pharmaceutiques, dérivés d'ammoniac pour filtrer les eaux, des cochonneries pour l'industrie du papier ou, dans celle de son père, des ammonitrates pour engrais azotés. Une était plus mystérieuse. Cernée de murs barbelés, elle appartenait à la Direction générale de l'armement et on y voyait aller et venir des soldats. Les gens du pays disaient qu'elle était trop près de la ville maintenant qu'on avait construit partout. Que s'il y avait un accident un jour, ça ferait du vilain.

En arrivant sur la colline ce matin, Hugo était passé voir du côté de l'escalier et avait eu une surprise : tout avait repris son aspect normal. Plus de clôture, plus de panneaux. Même les empreintes des 4x4 qui avaient manœuvré là pendant des semaines avaient disparu, effacées. Il s'était approché de la bouche du tunnel dentée de grilles rouillées et avait fait quelques pas à l'intérieur. *Viva Zapatta!*, avec deux t, proclamait un graffiti à la peinture blanche sur l'ocre des parois. Le boyau formait un léger coude sur une trentaine de mètres, interdisant à la lumière du jour de pénétrer plus avant. Hugo se dit que c'était bien assez. Quoi qu'aient pu bricoler les types, c'était trop profond et trop sombre pour y consacrer plus de temps.

Dernier jour de l'été. Les migrants allaient s'envoler pour l'Afrique et pour rien au monde il ne voulait manquer les escadrilles de grues huppées.

En fait de grue, le seul volatile dans le ciel pour l'instant était un petit avion qui passait au-dessus du CHU de Ranguel. La montre d'Hugo indiquait 10h17. Plus d'une heure qu'il attendait en suçotant un brin d'herbe, appareil photo sur le ventre. Allons bon, qu'est-ce que c'était que ce boucan? Un

hélicoptère! Un gros, en vol stationnaire comme un colibri, pile au-dessus de l'île du Ramier. Comment voulait-on qu'il aperçoive quoi que ce soit dans ces conditions?

Soudain, une détonation, aérienne, comme le bang d'un avion, suivie d'un sifflement formidable, le fit bondir sur ses pieds. L'œil vissé au reflex, il essaya de comprendre d'où ça venait. Le sifflement s'arrêta net et un grand éclair rectiligne jaillit du pied de la colline, parallèle à la surface de la Garonne. Le trait de lumière traversa l'étendue du pôle chimique en une fraction de seconde, jusqu'à toucher une ligne à haute tension. Au moment où les câbles de celle-ci se rompaient en serpentant dans un tourbillon d'étincelles, Hugo sentit un grondement: la colline tremblait. Il vit alors la cheminée de l'usine d'engrais décoller, lentement, comme les fusées à la télévision, en même temps qu'un hangar se volatilisait.

Alors l'horizon tout entier s'enflamma en un magma aveuglant. Vint le bruit. Vint le souffle. Vinrent la poussière et l'odeur. Enfin, le silence retomba.

Les bras d'Hugo descendirent le long de son corps. Groggy, il tomba à genoux au bord de la falaise qui surplombait un tableau d'apocalypse. L'un roux, l'autre noir, deux panaches de fumée commençaient à se mêler à la brume. Ils ne parvenaient pas à dissimuler le cratère piqué de taches incandescentes qui s'était ouvert là où, un instant plus tôt, se dressait l'usine où se trouvait son père. Des larmes creusèrent deux rivières dans la suie orange de ses joues, tandis que son pouce manœuvrait le levier de rembobinage comme animé d'une volonté propre.

En moins d'une minute, les trente-six vues de sa pellicule venaient d'être exposées à la lumière de la plus grande catastrophe que la France ait jamais connue, même en temps de guerre.

# 1

*13 février 2002, Brésil.*

Le ronronnement de la climatisation ne parvenait pas à couvrir la sono des *bandas* qui sinuaient sur l'avenida Atlantica, vingt-trois étages plus bas. Par instant, un éclat plus violent faisait vibrer la fenêtre qui donnait sur, paraît-il, la plus belle baie du monde. À terre, la nuit était battue en brèche par une débauche de néons criards, de guirlandes, phares et autres luminaires. Elle l'était également en mer par des dizaines de navires tous feux allumés, du yacht de plaisance au paquebot transatlantique. Elle l'était enfin sur son propre territoire par l'explosion ininterrompue de feux d'artifice dont les reflets nimbaient de tonalités psychédéliques le Christ Rédempteur du Corcovado. Ce Christ impavide dont les bras tendus vers la Cité Merveilleuse semblaient ce soir bénir la fête, à moins que ce ne fût pour exprimer sa désolation en ce début de carême, censé être une période de jeûne et de mortification pour les chrétiens.

Pour son premier carnaval à Rio, Juan Mügler, arrivé une semaine auparavant, avait opté pour une posture d'observateur. Le front plaqué contre la vitre tiède, allumant cigarette sur cigarette, un verre de cachaça à portée de main sur la grille du climatiseur, il essayait d'apercevoir par-delà l'étroit parapet un peu de la foule qui s'étirait sur les quatre kilomètres de plage de Copacabana pareille à un long serpent à plumes dansant.

Dans le passé, ses voyages l'avaient mené du Kosovo au Myanmar, du Nigeria au Soudan en passant par le Timor, mais

il n'était encore jamais venu au Brésil. S'il avait été seul, il lui aurait pris l'envie d'aller se perdre dans les ruelles pour renifler la ville, faire des rencontres de hasard et écluser quelques bières pour s'imprégner de l'atmosphère, comme il aimait le faire chaque fois qu'il commençait un reportage quelque part. Mais Clara dormait dans la chambre à côté et Esteban, leur fils, avait fini par sombrer dans le sommeil malgré la surexcitation dans laquelle il avait basculé ces derniers temps.

Il faut dire que la vie qu'il leur faisait mener depuis un mois et demi était un enfer. Abandonner l'école du jour au lendemain n'avait pas été la pire des épreuves pour le garçon. Mais sa femme avait mal accepté de devoir quitter dans l'instant sa vie, son job au CNRS, sa mère, sa sœur, ses amies... Sans savoir quand elle les reverrait, ou même leur parlerait à nouveau. Quant à lui... Il s'interdisait d'y penser. Ça valait mieux. L'instinct de survie seul lui tenait lieu de logique : ce qui permettait de ne pas mourir immédiatement devait être accompli sans délai. Le reste était du luxe.

Survivre. Quelques heures, quelques jours, voilà à quoi se résumait l'existence de Juan, Clara et Esteban Mügler, ressortissants chiliens en voyage d'agrément au Brésil. Huit jours plus tôt, ils étaient encore Edouard, Helen et Dylan Kissel, du New Jersey, visitant Israël dans l'intention d'y accomplir leur alyah. Ils avaient connu là trois semaines de répit relatif, jusqu'à ce que le réceptionniste du Sheraton de Tel Aviv lui remette un paquet. Une grosse enveloppe kraft qu'il commençait à connaître. Elle contenait vingt mille dollars américains, trois passeports chiliens, un numéro de téléphone et trois billets d'avion aller simple en *business* pour Rio de Janeiro via Londres. Départ le jour même. Rien de plus, comme d'habitude. C'était suffisant. Helen n'avait même pas protesté cette fois. Leur fils qui s'ennuyait comme un rat avait sauté de joie. Ils étaient partis sur-le-champ, sans même payer leur note

d'hôtel, abandonnant leur voiture de location sur le parking de l'aéroport.

Avant cela, il y avait eu Budapest. Les quinze jours les plus durs parce que ç'avait été le début de la course et qu'ils étaient sous le choc. C'est à Budapest que – pour la première fois en onze ans de mariage – il avait levé la main sur celle qu'il n'avait plus le droit d'appeler par son vrai prénom : Natacha. Il n'avait pas trouvé d'autre moyen pour l'empêcher de téléphoner à sa mère que de lui flanquer une gifle. Elle voulait juste la rassurer, lui dire qu'ils allaient tous bien, qu'ils n'avaient pas disparu... À cette époque – seulement quelques semaines en fait, mais qui paraissaient un siècle – la Clara d'aujourd'hui ne s'appelait pas encore Helen mais, comment déjà ? Ah oui : Irina. Quand il repensait à l'incident, le moins souvent possible, il se disait que c'était cette Irina qu'il avait frappée. Une inconnue. Une étrangère. Pas sa Natacha, pas sa femme.

Et encore avant, au tout début, au point zéro de ce qui était devenu leur vie, il y avait eu ce coup de fil qui avait déclenché leur fuite de Paris le jour de Noël. Sans rien emporter d'autre que ce qu'ils avaient pu jeter dans deux valises. Deux valises qu'ils traînaient depuis de planque en planque, achetant sur place, puis abandonnant, les objets nécessaires à leur quotidien.

Quelqu'un avait-il éteint les guirlandes du sapin ? Probablement. Ces six dernières semaines, pas mal de gens avaient dû mettre beaucoup de soin à éteindre derrière eux des choses autrement plus brûlantes que des guirlandes de Noël. Sans doute les mêmes qui aujourd'hui les aidaient à s'échapper. Pas de nom. Pas de visage. Seulement des enveloppes kraft contenant de l'argent, des faux papiers, des billets d'avion et un numéro de téléphone précédé de l'indicatif 54. À l'autre bout du fil, un répondeur. Une annonce en anglais : « *Hi, leave me a message...* » N'ayant jamais reçu d'instruction sur ce qu'il

fallait dire ou faire, il se contentait du minimum : « Juan Mügler, nous sommes au Rio Othon Palace. » Ou : « Edouard Kissel, on est descendus au Sheraton. » La première fois seulement il avait essayé d'établir un contact, de questionner le répondeur : « C'est moi. Ça y est, on est à Budapest, hôtel Intercontinental. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? C'est quoi le plan ? Il faut que vous préveniez la mère de ma femme, elle s'inquiète pour elle. Ah, aussi : on a oublié d'éteindre les guirlandes du sapin, ça risque de foutre le feu. Merci. J'attends de vos nouvelles, hein ? » Mais personne ne l'avait jamais rappelé. Depuis six semaines, sa femme, son fils et lui vivaient en apnée, reliés au monde extérieur par une enveloppe de papier kraft. À quarante et un ans, après avoir connu une carrière honorable de grand reporter, Juan Mügler-Edouard Kissel – de son véritable nom Stéphane Dexieu – avait tout perdu sauf la vie et les siens. Tout ça à cause d'un document qu'il n'aurait jamais dû posséder, dans une enquête qu'il n'aurait pas non plus dû mener. Aujourd'hui, Copacabana, samba et cachaça. Jusqu'à quand ?

C'était quoi, le plan ?

Soulevé par un souffle moite, le rideau de nylon décrivit un mouvement de vague près de son épaule. Il avait déjà remarqué ce phénomène qui se produisait chaque fois qu'ils pénétraient dans leur chambre d'hôtel. Il était provoqué par un appel d'air venu du couloir lorsqu'on ouvrait la porte. Ce qui était curieux, c'est qu'il n'avait jamais vu ce rideau bouger comme ça que quand on ouvrait cette porte.

Il lui fallut deux secondes pour en tirer la déduction qui s'imposait. L'adrénaline envahit ses artères, glaçant la sueur sur sa nuque. Il se retourna face au rectangle de lumière entrouvert sur le couloir. Une, deux, trois silhouettes glissaient vers lui à contre-jour, suivies d'un chariot à bagages lourdement chargé recouvert d'une housse. Aussi bizarre que cela puisse paraître, la seule pensée qui envahit son esprit

n'était pas pour Natacha qui dormait, ni même pour leur fils Éric. C'était absurde, mais l'unique chose à laquelle il fut capable de penser à ce moment-là était de savoir si oui ou non quelqu'un avait éteint ce foutu sapin.

Quand à deux heures trente du matin, le commissaire Raul Marota coupa la sirène de son véhicule de service devant le 3264 avenida Atlantica, au pied de l'Othon Palace sur Copacabana, son premier geste fut de lever la tête et de compter les étages. Vingt et un, vingt-deux, vingt-trois... Sacrée chute.

Il hésita. Monter ou rejoindre le périmètre sécurisé où clignotaient les gyrophares des ambulances? L'épaisseur de l'atroupement contenu par la garde civile le fit pencher pour la première option. Mais en pénétrant dans le hall de l'hôtel, il fut surpris par la douzaine de journalistes déjà là et dont la curiosité n'avait rien à envier à celle des badauds dehors. Rentrant la tête dans les épaules, il se fraya un chemin à travers caméras et micros, franchit la dizaine de mètres qui le séparait des ascenseurs gardés par des agents en tenue et parvint à s'engouffrer dans l'une des cabines en ayant réussi à ne rien prononcer d'autre que: « Pas de commentaires pour l'instant. »

Quelques secondes plus tard, une voix métallique lui apprit, en anglais puis en allemand, qu'il était arrivé à destination. Les portes s'ouvrirent sur un policier qui esquissa un salut et lui montra la direction de la suite 2346. Indication inutile. Il suffisait de remonter le courant des enquêteurs, photographes de la police scientifique et autres personnels allant et venant dans le corridor pour trouver la chambre en question. Là, le lieutenant Carlos Neves l'attendait.

– Bonsoir patron. Enfin, bonjour. Dites, vous en avez mis du temps...

– Carlos, quel jour sommes-nous?

Conscientieux à l'extrême, Neves ne perçut pas de suite l'aspect rhétorique de la question.

– Le 12... Non, à cette heure-ci nous sommes le 13 février, mercredi des Cendres.

– Alors tu te souviens que c'est carnaval? Et tu sais que j'habite à l'autre bout de la ville? À présent que tu as compris à quoi j'ai passé les deux dernières heures, montre-moi.

Le jeune lieutenant Neves rougit et écarta les bras en désignant l'espace autour de lui.

– C'est qu'il n'y a rien à voir ici, les corps sont en bas.

– Pas de trace de lutte?

– Rien. Même pas une lampe renversée. Une fenêtre ouverte, c'est tout.

– Leurs affaires?

– Deux valises en tout et pour tout, à peine défaites. Mais des vêtements pleins les penderies. Achetés récemment, sans doute à la galerie commerciale de l'hôtel. On vérifie. Et puis des bandes dessinées, une Nintendo, des DVD de dessins animés et plusieurs magazines. Tout ça en français.

– En français?

– Oui. Il y a aussi un PC portable, parti à l'analyse. Et puis des chaussures, des affaires de toilette, des...

– Combien de paires?

– Pardon?

– Les chaussures, combien de paires?

– Attendez... Deux pour lui, des anglaises, usées mais chères. Trois pour elle je crois, quasi neuves. Pour le garçon des Converse; le mien a les mêmes. Plus trois paires de tongs de plage.

– À ton avis tout ça rentre dans les deux valises?

– Je ne pense pas. D'autant qu'elles sont encore à moitié pleines.

De la pointe du pied, Raul Marota poussa la porte de la salle de bains et jeta un coup d'œil dans la baignoire.

– Depuis quand étaient-ils là ?

– Sur leurs passeports, les visas d'entrée sont du 4 février. Provenance : Londres. Mais ce n'était peut-être pas un vol direct. On cherche.

– Adresse, nationalité, profession ?

– Valparaiso, Chiliens. Profession, pas encore. On a envoyé un e-mail aux collègues là-bas, mais vu l'heure...

Le commissaire s'avança sur l'épaisse moquette du living et s'approcha de la porte-fenêtre ouverte sur l'obscurité lacérée de gerbes lointaines. Le rideau blanc flottait, aspiré par la nuit. À ce qui pouvait être l'horizon, un paquebot prenait le large. En bas, la musique des *bandas* n'avait pas faibli malgré les ambulances. Avec un ratio annuel de trente homicides pour cent mille habitants, les Cariocas étaient blasés. Un verre plein d'un liquide ambré reposait sur le climatiseur. Le commissaire y plongea son doigt : de la glace fondue. Une odeur douceâtre de canne le renseigna sur ce qu'avait dû être le breuvage environ deux heures plus tôt. Tournant les talons, il se dirigea vers l'une des chambres. Dans le grand lit double, les draps conservaient l'empreinte d'un corps adulte. Un seul. Dans l'autre chambre, au sol constellé de chaussettes et de papiers de barres chocolatées, le lit gardait aussi la trace d'un corps, plus petit.

Il revint sur ses pas et se laissa tomber dans un fauteuil si profond qu'il l'avalait à moitié.

– Comment sont-ils habillés ?

– L'enfant porte un T-shirt Bob l'Éponge et un caleçon. La mère est nue. L'homme est habillé : pantalon de toile, chemise blanche, des chaussures mais pas de chaussettes, une montre...

Le commissaire leva la main.

– Pourquoi dis-tu « la mère » et « l’homme » ? Ce n’est pas le père du gamin, le mari de la femme ?

– Si. Je ne sais pas pourquoi j’ai dit ça. Les passeports sont tous au même nom : Mügler. Juan Mügler, né le 6 octobre 1962, Clara Mügler, née le 1<sup>er</sup> mai 1966, et Esteban Mügler, né le 21 février 1994. Huit ans dans quelques jours.

Les derniers mots de Neves avaient résonné lugubrement. Marota leva un sourcil.

– Un problème Carlos ?

– Le garçon a le même âge que mon aîné, à deux jours près. Ils ont les mêmes baskets. Même le T-shirt Bob l’Éponge on l’a aussi. Ça me secoue un peu, vous comprenez ? J’ai appelé chez moi pour voir si tout allait bien. Ma femme m’a engueulé, vu l’heure...

– Si je me souviens bien, vous habitez en rez-de-chaussée. Rien à craindre de ce genre.

– Pas drôle patron.

Quoique intelligent, Neves était imperméable au second degré. Trop sérieux. Trop sensible aussi. Le commissaire préféra ramener son adjoint au sillon du boulot. Rien de tel pour dissiper les angoisses nocturnes.

– À part les passeports, des papiers ?

– Un permis de conduire international, c’est tout. Pas de carte bancaire, pas de carte d’assurance sociale, pas de carnet de vaccination, pas de carnet d’adresses, pas d’agenda. Et pas de billet retour.

– De l’argent ?

– Ça oui ! Un peu plus de quinze mille dollars américains, des pièces en franc français et en euro, et environ cinq mille shekels.

– Cinq mille quoi ?

– New Israeli Shekel, la monnaie israélienne. Ça fait à peu près deux mille quatre cents réaux... Sauf qu’on ne peut pas changer de shekels hors d’Israël.

– Bien. Je récapitule: nous avons trois Chiliens qui lisent des journaux français, plus de vêtements que de valises, aucun papier mais de l'argent américain, français et israélien en veux-tu en voilà. C'est ça?

– Oui patron. Bizarre, hein?

– On a vu pire. À ton avis, que s'est-il passé?

– L'homme a balancé sa femme puis son fils et il a sauté en dernier.

– Pourquoi pas tous ensemble, main dans la main, en famille?

– D'après les témoins, les corps ont touché le sol l'un après l'autre dans cet ordre. Avec un intervalle de deux à trois secondes entre les deux premiers, plus long pour le dernier. Un miracle qu'aucun passant n'en ait reçu un sur le coin de la figure.

– Des traces de drogue?

– Rien dans la chambre. Pour le reste, l'autopsie le dira. Mais quelque chose me gêne... Ils sont tombés la tête la première. Tous les trois.

– Et alors?

– Alors ça contredit les lois de la pesanteur. Vous êtes passé voir en bas?

– Non, j'irai tout à l'heure. Peut-être. Pourquoi?

– Les visages sont... méconnaissables. À vrai dire, il n'y a plus de visage. Plus de boîte crânienne. Plus rien que de la bouillie.

Le commissaire tira de sa poche un paquet de cigarillos et chercha un cendrier des yeux. Il en avisa un, sur pied, près de la fenêtre. Une demi-douzaine de mégots gisait dans la cendre froide. Carlos lui tendit son briquet.

Neves était un bon flic. Rigoureux, ordonné, méthodique. Pas rigolo-rigolo mais Raul l'aimait bien, même si son look de jeune premier de *telenovelas* l'agaçait. À vingt-neuf ans, sorti premier de l'école de police de Brasilia, catholique pratiquant, marié à une femme ravissante qui lui avait déjà donné quatre

enfants, Neves cumulait les grâces avec tant de simplicité qu'on n'arrivait pas à lui en vouloir. Le commissaire alluma son cigarrillo à la flamme de son adjoint au moment où le téléphone cellulaire de celui-ci sonna. Trois ronds de fumée, qui auraient été parfaits si la fenêtre n'était restée ouverte, eurent le temps de chalouper jusqu'au plafond aux accents de la samba avant qu'un claquement sec ne signale la fin de la conversation.

– C'était le Central ; ça se complique. Un : le vol venait de Tel Aviv via Londres. Les Mügler sont montés à Tel Aviv.

– Ça ne complique rien, au contraire, ça explique les chèques... Les machins, là.

– Les shekels. Deux : les Mügler n'existent pas. L'adresse au Chili est fausse, les passeports sont faux. Par contre, les dollars sont vrais.

– Ça nous fait au moins une chose de vraie dans cette histoire, il ne faut jamais désespérer.

– Ça va patron ? Je vous sens fatigué...

– Oui Carlos, il est trois heures du matin. Et ces touristes-là me fatiguent encore plus avec leurs valises, leurs dollars et leur fenêtre. Tu attends le rapport d'analyse de l'ordinateur et tu transmets le dossier à la PJ de Paris.

– Paris ? Pourquoi Paris ?

– Parce qu'un gamin de huit ans regarde des dessins animés dans sa langue maternelle. Parce qu'on ne peut pas changer les pièces de monnaie et celles que tu as trouvées sont entre autres françaises. Les magazines aussi. Et parce que si c'est un suicide, moi je suis chanteuse de fado. Bonne nuit Carlos. À demain.



*Bienvenue sur France Info, très bonne journée, il est 9h 30 et nous sommes le vendredi 22 février 2002. Le Département d'État confirme*

*que Daniel Pearl a été exécuté par ses ravisseurs, comme le laissait craindre la vidéo reçue hier par le consulat américain de Karachi. L'envoyé spécial du Wall Street Journal...*

Clovis finit par émerger quand le radioréveil se remit à brailler pour la énième fois les actualités précédées de ce jingle exaspérant. Incapable de trouver le bouton *off* du cube high-tech qu'il venait d'acheter, il tira sur la prise pour le faire taire. Comateux, il se dirigea vers la cuisine pour faire chauffer de l'eau avant de longer le couloir au radar jusqu'à la salle de bains. Le jet brûlant sur sa nuque dissipa un peu son mal de crâne, mais il se sentait vidé comme après un marathon. Et ses acouphènes étaient repartis de plus belle. Encore une nuit pourrie. Son visage dans la glace ne lui faisait même plus peur. Depuis six mois que ses cauchemars le réveillaient une nuit sur deux, il s'était habitué à sa mine de zombie.

Deux tasses de café et une Camel plus tard, il enfourchait sa Ducati Mostro 600 Dark à la selle détrempée et fonçait sous la pluie vers les quais de Seine, direction l'Ouest parisien. L'air froid acheva de le réveiller. Quarante minutes plus tard, il se sentait à peu près d'attaque en dépliant sa béquille au troisième sous-sol du parking sous la tour du quartier d'affaires.

Cet endroit n'a pas été conçu pour des humains, se dit Clovis en laissant retomber les lames du store sur l'esplanade de La Défense rincée par des trombes d'eau. Le salon du onzième étage où il attendait depuis un quart d'heure était surchauffé, bas de plafond, d'un beige dégueulasse, meublé de sièges de plastique de part et d'autre d'une table en faux bois sur laquelle son casque faisait une flaque.

La seule touche de couleur dans ce cadre déprimant était une photographie de plate-forme de forage assaillie par les vagues de la mer du Nord. Signée d'un nom connu, suivi de la petite ancre distinctive des peintres de la Marine. Bien sûr,

pas de cendrier. La tour entière était « non-fumeur », comme toutes les tours de toutes les compagnies alentour. Polluer les côtes, financer des coups d'État, ça ce sont les affaires; mais fumer c'est mal. Il suffisait de s'en souvenir.

Le vibreur de son portable lui chatouilla la hanche.

– Oui patron. Je ne sais pas, dix minutes, pourquoi? Ah. C'est vérifié? Je veux dire: les gars de Rio n'ont pas pu se tromper? Et Matthieu, il en dit quoi? Bon, ok. Oui, dès que je peux. Ok, à tantôt.

Il remit le téléphone à sa ceinture au moment où la porte du salon s'ouvrait sur une femme sans âge, tellement en harmonie avec son biotope qu'on l'aurait pu croire elle aussi sortie d'un catalogue de mobilier de bureau.

– Si vous voulez bien me suivre monsieur le commissaire, madame Vandenshield va vous recevoir, dit-elle d'un ton pressé.

Le commissaire de l'antiterrorisme Clovis Lenoir – Clovis tout court pour tout le monde tant le prénom limitait le risque de confusion – remonta la galerie creusée dans le ventre de la tour en essayant de ne pas se laisser distancer. Il passa au pas de charge devant des portes numérotées dont le rapprochement trahissait l'exiguïté des alvéoles, tourna à droite, deux fois à gauche, évita de justesse un photocopieur, frôla la bonbonne bleutée d'une fontaine à eau qui protesta par une bulle sonore, tourna de nouveau à droite, puis encore à droite, si bien qu'il était perdu en arrivant devant une porte que rien ne distinguait. Sa guide s'effaça avec un sourire crispé, non sans lui avoir donné ses instructions.

– C'est ici. Inutile de frapper. Quelqu'un vous raccompagnera au rez-de-chaussée. On vous rendra votre carte d'identité à l'accueil en échange de votre badge visiteur. Bonne journée, monsieur le commissaire.

Clovis poussa la porte et pénétra dans une pièce guère plus vaste que celle qu'il venait de quitter. Par-delà le bureau

métallique encombré de chemises de couleur et d'un écran d'ordinateur dont il ne voyait que les câbles, une femme d'une quarantaine d'années, grande, mince, aux cheveux blonds coupés au carré, vêtue d'un tailleur-pantalon gris, se leva en lui tendant une main nerveuse dépourvue de bijoux. Un sourire tempéré par l'éclat froid de ses yeux éclaira un instant son visage.

– Bonjour commissaire. Je m'appelle Renske Vandenshield. Je suis responsable pour le service juridique au niveau Groupe, prononça-t-elle avec un indéfinissable accent et des tournures de phrases qui laissaient penser que le français n'était pas sa langue natale.

Clovis se laissa tomber sur la chaise libre. Devant lui, entre un pot à stylos et un gobelet de café vide, une barrette indiquait sobrement *R. Vandenshield*. Au mur, une autre photo : puits de forage dans le désert.

– Merci de me recevoir. Je pensais voir monsieur Bernart, il n'est pas là ?

– Vraiment, monsieur Bernart fait de fréquents voyages. Mais je connais le dossier très bien. Je passe mes nuits et mes jours dessus depuis cinq mois ; vous aussi peut-être ? J'ai rencontré vos hiérarchiques, je sais qui vous êtes. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, monsieur le commissaire ?

Clovis nota le « vous aussi peut-être ». Il se dit qu'à ses yeux de cadre sup surpayé, il était peu probable qu'un fonctionnaire fit des heures supplémentaires.

Ceci dit, elle n'avait pas tout à fait tort.

Cela ne faisait pas cinq mois que le commissaire Lenoir travaillait sur cette affaire, mais six. Six mois et une semaine pour être précis, depuis le 15 août 2001, date à laquelle ses vacances en Auvergne avaient été écourtées par une convocation à une cellule de crise dans un ministère de l'Intérieur écrasé par la canicule.

Ce jour-là, Matthieu, de la DST<sup>\*1</sup>, s'était garé devant le 11 rue des Saussaies au moment où Clovis ôtait son casque après avoir roulé d'une traite depuis le Cantal. Magne, le directeur de la SDAT<sup>\*</sup>, son patron, ainsi que le divisionnaire Lecomte, directeur de L'UCLAT<sup>\*</sup>, étaient déjà là. Tous arrachés à leur villégiature par une communication des services de renseignements d'un pays ami concernant une menace terroriste contre un site du sud de la France. Quant à ses nuits, elles étaient également, quoique de manière sans doute différente, hantées par le dossier. Renonçant à cette mise au point, il enchaîna :

– Je suppose que le nom de Stéphane Dexieu vous dit quelque chose ?

La responsable du service juridique redressa les épaules.

– Je suis concernée par le cas de ce monsieur. De façon marginale, je dis négligeable. Nous le poursuivons devant la Cour pour diffamation. Il est en fuite. Mais j'assume que je ne vous apprends rien.

Elle assumait très bien en effet, songea-t-il.

– Avez-vous réussi à identifier sa source d'information ?

– Pas information mais *gossips*... rumeurs toxiques. Ce monsieur a reporté de supposées révélations issues de fuites dans votre administration.

Clovis tiqua. Le qualificatif « négligeable » collait mal avec la colère qui perçait entre les mots de son interlocutrice. De plus, il savait qu'entre septembre et décembre derniers, la multinationale pour laquelle elle travaillait avait nourri un véritable tir d'artillerie juridique contre l'hebdomadaire de Dexieu, demandant en référé la saisie de plusieurs numéros pour les envoyer au pilon. Sans succès.

---

1. Les sigles suivis d'un astérisque à la première occurrence sont définis en fin d'ouvrage.

- Savez-vous où se trouve Stéphane Dexieu en ce moment ?
- J’ai dit: il est en fuite.
- Ce n’est pas la réponse à ma question. Il est en fuite, soit. Je vous demande si vous savez où ?
- Comment je saurais ? Je ne suis pas Interpol.
- Pourquoi Interpol ? Quelque chose vous fait penser qu’il est à l’étranger ?
- Non. Mais ça sonne logique.
- Ah.
- Vous-même commissaire, si vous venez me parler de lui, c’est que vous avez du nouveau peut-être ?

Clovis frotta ses yeux gonflés par le manque de sommeil. Ses acouphènes s’étaient mis à hurler si fort qu’il lui semblait impossible que personne ne les entende. Il tira de son blouson un carnet à spirale dont il prit le temps de tourner quelques pages avant de répondre.

- Possible. Qui est H.W. Grüber ?

Les pupilles de Renske Vandenshield s’élargirent un bref instant.

- Une sorte de consultant, je crois.
- Consultant en quoi ?
- Sûreté industrielle, il me semble.
- Vous faites appel à ses services ?
- Cela a pu arriver.
- Dans quels cas ?
- Pourquoi ces questions ? Quel lien avec Dexieu ?
- Au cours des deux derniers mois, Hans Wilfried Grüber s’est rendu à Budapest, à Tel Aviv, puis à Rio de Janeiro. Était-ce pour le compte de votre compagnie ?
- Pas que je sais. Nous ne sommes pas le seul client de son cabinet. Je répète: quel lien avec Dexieu ?
- Entre le 25 décembre 2001 et le 4 février 2002, Stéphane Dexieu, sa femme et son fils se sont rendus sous divers noms

d'emprunt d'abord à Budapest, puis à Tel Aviv et enfin à Rio. Il y a un léger décalage dans les dates, léger mais constant : chaque fois ils ont quitté les lieux le jour de l'arrivée de H.W. Grüber. Sauf à Rio, bien entendu.

– Pourquoi bien entendu ?

– Parce qu'à Rio, ils n'ont pas couru assez vite. Ils sont morts, tous les trois. Ce sera aux infos ce soir. Ça s'est passé mercredi dernier, le 13. Exactement six heures après que l'avion de monsieur Grüber a touché la piste. Alors je vais poser ma question autrement et prenez le temps de réfléchir avant de répondre : pour le compte de qui Hans Wilfried Grüber courait-il après Dexieu ?

Renske Vandenshield se renversa contre le dossier de son fauteuil. Elle tendit la main vers un crayon qu'elle fit tourner entre ses doigts comme si elle y cherchait une réponse. Son accent était à peine plus prononcé lorsqu'elle reprit :

– Vous dites fausses identités ; êtes-vous affirmatif, c'est bien Dexieu ?

– Nos collègues brésiliens nous en ont convaincus. Les empreintes dans la chambre d'hôtel coïncident.

– Et les photos ?

Le policier posa ses coudes sur le bureau, bousculant au passage la barrette triangulaire.

– Après une chute de vingt-trois étages, les photos ont tendance à être un peu floues.

– *I see.*

– Moi pas. Et je n'en ai pas envie. Les rapports d'autopsie me suffisent. Alors ?

Renske Vandenshield reposa son crayon.

– Alors j'ai dit : nous ne sommes pas le seul client du cabinet Grüber. Sa présence dans les endroits où se trouvait Dexieu est sans rapport avec nous. Un hasard, sûrement.

Clovis retira ses coudes de la table et croisa les mains sur son ventre.

– À propos de hasard, madame Vandenshield, est-ce que, par hasard, vous me prendriez pour un imbécile ?

– Vraiment, je ne me permettrais pas. Mais puisque la conversation devient si directe, je peux vous demander à mon tour si, par hasard, vous soupçonnez ma compagnie d'avoir commandité un meurtre ?

– Pas un, trois.

– C'est une accusation ?

– Non. Une précision arithmétique.

– Vous réalisez ce que vous dites ? C'est ridicule. Nous ne sommes pas au far west, commissaire. Vous êtes au siège d'une des premières entreprises globales. On achète, on rachète, parfois on assigne, mais on ne tue pas, commissaire. Vos supérieurs sont informés de votre démarche ?

Le ton de la dame commençait à le chauffer. Il lui aurait bien sorti le grand jeu pour voir ce qu'elle avait dans le ventre – il adorait le rôle du méchant flic et savait jouer de sa petite gueule de loubard –, mais le boucan dans ses oreilles devenait insupportable. Il fallait qu'il sorte de là où il allait flanquer des coups de boule dans les murs. Il se leva.

– Vous n'aurez qu'à leur poser la question quand vous les verrez. Merci pour votre temps.

Sans attendre une main qui ne se tendait pas, il quitta la pièce presque en courant.

Derrière la porte, un balèze en blazer marine, oreillette au tympan, l'attendait bras croisés avec un sourire d'équarrisseur. Le voyage en sa compagnie jusqu'au rez-de-chaussée serait peut-être morose, mais au moins il ne risquait pas de se perdre.

Après avoir récupéré sa carte et son intégral sous la surveillance du vigile, Clovis remonta la fermeture de son cuir

et s'élança à pied sous la pluie. Le bruit de l'eau qui lacérait l'esplanade étouffait les rugissements dans son crâne, lui procurant un peu de répit. La Ducati était parquée au troisième sous-sol, il aurait pu y accéder par les ascenseurs mais il avait faim. Il se sentait à nouveau vidé. Le centre commercial des Quatre Temps, en face, lui offrirait de quoi se caler une dent avant de retourner à la brigade où Magne l'attendait.

Quinze minutes plus tard, alors qu'il s'essuyait les doigts avec une serviette en papier à peu près imperméable, il remarqua que l'établissement de restauration rapide « à l'italienne » proposait un service de livraison. Un gamin efflanqué venait de saisir une pile de boîtes en carton presque aussi haute que lui, avant de repartir vers la mobylette rouge qui l'attendait dehors moteur en marche. Pris d'une inspiration, Clovis commanda une pizza aux anchois à emporter. Il paya maladroitement, peinant à traduire en bons vieux francs ces euros tout neufs qui ressemblaient à des billets de Monopoly et ressortit sous la pluie battante avec son carton sous le bras, refaisant en sens inverse le chemin parcouru un quart d'heure plus tôt.

Sous les écrans plasma qui diffusaient le fil Bloomberg, une hôtesse différente de celle qui lui avait rendu son badge lui demanda sans le regarder :

– C'est pour qui ?

Comme il l'escomptait, la pizzeria avait une clientèle d'habitues. Il articula à travers son casque :

– Vandenshield, onzième étage.

L'hôtesse tapota sur son clavier, consulta son écran, fronça les sourcils.

– Comment dites-vous ?

– V.A.N.D.E.N.S.H.I.E.L.D.

– Désolée, nous n'avons personne de ce nom ; ce doit être une erreur.

– Pas grave. Merci.

Il ressortit, à la recherche d'une entrée extérieure menant au parking.

Inconnue au bataillon. Pas vraiment une surprise, plutôt la confirmation d'un doute qui avait mis un peu de temps à percoler. L'assistante avait l'air mal à l'aise en le conduisant à travers le dédale des couloirs. Et lorsque Bernart avait confirmé le rendez-vous deux jours plus tôt, il n'était pas question de voyage. Il aurait pu sortir sa carte tricolore, exiger l'accès au onzième étage... et se couvrir de ridicule. Il était prêt à parier qu'il n'y avait déjà plus rien à voir. Le soi-disant bureau de la soi-disant responsable du service juridique était probablement redevenu le salon d'attente impersonnel qu'il n'avait cessé d'être que le temps de cette mise en scène. En somme, il n'avait rencontré personne aujourd'hui. La conversation n'avait pas eu lieu. Il en était quitte pour s'enfiler une deuxième pizza.

